

Prénom : Anne

Destination : Mexique

Durée : 4 Mois



*Chiapas : voyage entre
imaginaires et réalités.*

*Anne a été accompagnée par le Citim
pour réaliser un projet personnel sur les
contes au Mexique .*

*À son retour, elle a voulu témoigner de son
expérience en écrivant un conte.*



Sur la route il y aura de la couleur, on passera par la jungle et des forêts enchantées avec des milliers de tons verts, des couleurs qui brillent, qui scintillent. Avec une lumière particulière, magique, entre brume et clarté du matin. On y croquera des êtres étranges, sages, et des arbres qui auraient 2000 ans d'histoires à nous raconter. On arrivera à la mer, pour contempler l'horizon et voir des bateaux s'en aller. On imaginera la vie de ceux qui sont dedans, ce qu'ils partent chercher, retrouver, trouver. Ce qu'ils ont laissé derrière eux. Il y aura des récits de vie au bord du chemin, qui pousseront au milieu des fleurs. Il y aura des odeurs aussi : le thym, le romarin, le géranium de Palestine. Oui, il y aura cette fleur là, partout sur ce chemin. Et puis des gens, des centaines de randonneurs, venus de partout, d'autres pays, de pensées, d'autres mondes, du monde des morts et celui des vivants. Et ils auront tous quelque chose à raconter. Leur histoire à transmettre. Il y aura le soleil et la pluie, des arcs-en-ciel et les petites gouttes d'humidité posées sur de grandes feuilles vertes claires et des tapis de mousse dans lesquels on pourrait dormir et se lover. Et les nuages aussi, qui descendront jusqu'à la terre pour nous prendre sur leur dos et nous aider à prendre de la hauteur, et contempler le monde d'une autre manière.

6 juin 2015 – atelier d'écriture avec Marie-Christine

A presque 25 ans, elle avait fini ses études depuis maintenant un an et ne trouvait toujours pas de travail. Accusant les refus les uns après les autres, qu'elle recevait comme des grands coups de marteau sur la tête l'enfonçant à chaque fois un peu plus profond dans le sol, elle se mit à douter de ses capacités et le découragement commençait à l'envelopper dans son grand manteau d'idées noires. Elle marchait de moins en moins vite et se fatiguait de plus en plus quand, un jour, elle réussit à distinguer au milieu de toute cette brume un tout petit rayon de soleil qui se frayait un chemin tant bien que mal parmi tous ces gros nuages malveillants qui lui embrumaient la tête et l'empêchaient de voir au loin. Le tout petit rayon de soleil éclairait un chemin qu'on distinguait à peine au milieu des herbes hautes, sur le côté de la route. Curieuse mais pas très courageuse, elle avait toujours avancé sur la grande route. Après tout, pourquoi aurait-elle fait autrement ?

C'était la route la plus empruntée, la plus rapide, la mieux goudronnée, la plus directe. Oui mais maintenant, elle se rendait bien compte qu'elle n'arrivait plus à y avancer. D'ailleurs, elle voyait bien les autres la doubler et prendre de l'avance. Fouineuse comme elle était, elle avait aussi remarqué que, certains, discrètement, après avoir regardé à droite à gauche, hop, prenaient la tangente avec un grand sourire aux lèvres. Alors, elle se dit qu'elle aussi, elle pouvait bien essayer de filer en douce. Elle avait bien envie d'un voyage, d'un pas de côté, de sortir de la route...

Elle regarda à gauche à droite et hop, mit les pieds sur le petit chemin boueux. Elle marcha un petit peu, et très vite, elle se retrouva au pied d'un grand arbre. Grand, le mot est faible ! Il était tellement immense qu'on pouvait entrer dedans. Elle poussa la porte et un escalier apparut devant ses yeux. Ça sentait bon le bois et la forêt à l'intérieur. Elle monta les escaliers, confiante. En haut, elle y trouva une salle confortable et douillette avec des livres, des canapés, une table, du thé et du café. Elle entra. Une jeune fille qui était installée dans la salle leva les yeux vers elle comme elle passait la porte. Après avoir inspiré un grand coup, elle lui dit : « Bonjour, je voudrais partir en voyage. Je voudrais partir n'importe où, dans pas longtemps, faire un service civique ou un SVE ou un truc comme ça. » La jeune fille, qui s'appelait Pauline, lui sourit et lui répondit calmement : « D'accord. Mais avant il faudrait que je sache qui tu es et pourquoi tu veux partir. »

Qui elle était ? Facile ! Un an qu'elle faisait des CV : elle était Caennaise, elle avait 25 ans, elle avait un master « Expert en projet européen au service du développement local », elle parlait espagnol et anglais (enfin un peu mieux espagnol), savait utiliser un ordinateur et internet et même faire des sites internet ! Avant elle avait fait de l'économie et puis elle avait le permis de conduire, elle était dynamique et souriante et elle était capable d'être autonome et de s'adapter.

Quant à partir, il n'y avait pas à chercher très loin : elle avait toujours aimé les voyages. Et puis ça lui permettrait d'acquérir encore plus de compétences et d'expériences professionnelles.

Pauline la regarda longuement puis elle lui dit : « Je t'offre trois chemins. Le premier, c'est celui d'où tu viens, la grande route. Le second, c'est une petite route, un service civique dans un journal au Canada. Mais tu sais, il y a un troisième chemin... » Les yeux de Pauline se mirent à pétiller. Comme elle était curieuse, évidemment elle voulait savoir ce qu'était ce mystérieux chemin. « Ce dernier chemin, c'est un voyage que tu construiras toi-même. Si c'est celui que tu veux prendre, je t'aiderai. Mais d'abord, je vais te laisser le temps de réfléchir. Si tu te décides pour le troisième chemin, il faudra, pour pouvoir l'emprunter, que tu répondes à cette énigme : qui es-tu ? Pourquoi veux-tu voyager ? Qu'aimes-tu, qu'est-ce qui t'anime ? »

Pauline la conduisit vers un autre escalier, en colimaçon, qui descendait en dessous de la terre. Elle la laissa là, descendre seule les marches. Arrivée tout en bas, elle vit deux petites portes en bois. Elle en ouvrit une. A peine fut-elle entrée qu'elle entendit des dizaines de voix connues tourbillonner autour d'elle: « Au Canada il fait froid ! »,

« Mais le journalisme c'est bien, c'est ce que tu veux faire depuis longtemps ! », « Reste, tu n'as peut-être pas assez cherché pour trouver du travail ! », « Winnipeg c'est au milieu de rien », « C'est quoi ça un projet personnel ? C'est encore un truc d'intello ! », « Si tu pars, c'est fini. », « Fais ce que tu veux ma belle, j'ai confiance en toi, quoi que tu fasses t'y arriveras et ce sera bien », « Tu ne veux pas plutôt chercher un vrai travail à l'étranger ? », « Tu vas encore perdre des années... Ce sera de plus en plus compliqué de te faire embaucher après... Et puis tu vas perdre tes compétences ! ». Ce tourbillon de voix la faisait se cogner contre les murs et lui donnait le vertige. Elle sortit en courant et claqua la porte derrière elle.

Elle ouvrit l'autre porte. La salle était aussi petite que la première, ronde, avec juste deux petites lumières pour l'éclairer. Au milieu, il y avait une table et une chaise. Sur la table un stylo à plume et un livre vierge avec écrit dessus, « pense d'Anne ». La salle était calme, plus de voix qui lui sifflaient aux oreilles ce qu'elle devrait faire ou ne pas faire. Elle était seule pour penser, pour se décider. Elle s'assit et prit le stylo dans ses mains. Aussitôt, celui-ci se mit à écrire dans le livre ses pensées. Petit à petit, elle comprit que le Canada n'était pas pour elle.

Reprendre la grande route lui semblait désormais impossible. Le petit chemin lui faisait peur mais l'intriguait. Mais qui était-elle ? Pourquoi voyager ? Elle chercha alors pourquoi elle avait été attirée par des endroits du monde.

Naturellement, l'idée lui vint. Bien souvent, les livres lui avaient ouverts une porte sur un lieu inconnu pour elle, mais existant au monde, et lui avaient donné l'envie de le découvrir.

Elle pensait au voyage en Norvège pour voir les aurores boréales qu'elle n'avait finalement pas vues. Tout ce voyage et toute cette excitation étaient montés en elle car des années auparavant, elle avait déjà fait ce voyage, dans un autre monde.

Avec Lyra, elles étaient allées dans les Royaumes du Nord et elles avaient vu danser les aurores boréales. Et elle avait voulu les revoir encore, pour de vrai.

Elle pensa au Mexique, à la jungle, aux Mayas. Elle n'avait pas de livre précis en tête. Peut-être était-ce un mélange de livres, de dessins : livre de la jungle, la quête d'Ewilan... En tout cas, elle en avait des images plein les yeux ! Mais partir seule ? Sans cadre ? Elle ne s'en sentait pas capable. Et en même temps, elle en avait envie...

Pauline avait dit qu'elle l'aiderait. Pouvait-elle lui faire confiance ? Il lui semblait que oui.

Quand elle leva les yeux du livre, elle remarqua qu'elle avait écrit des dizaines de pages. Des jours entiers avaient dû s'écouler. Elle sentait qu'il était temps de reprendre la route maintenant. En ouvrant la porte pour remonter l'escalier en colimaçon, elle vit l'autre porte, entrebâillée. Dans le couloir, par terre, une petite fiole. Elle la prit dans ses mains et entra doucement dans la première salle, appréhendant quelque peu les voix qui y volaient à leur guise.

Pourtant, une fois la porte refermée doucement, elle remarqua qu'elle n'entendait plus que des murmures. Certaines voix étaient même couchées sur le sol, et semblaient être à l'agonie « Si... pars...c'est.. », « ...travail ». D'autres, en revanche, continuaient de voler doucement « Je te fais confiance », « Tu choisiras ce qui sera bien pour toi », « Quoi que tu fasses, compte sur nous ». Elles arrivèrent à sa hauteur et, instinctivement, elle sut qu'il lui fallait les prendre avec elle. Elle retira le bouchon de la fiole et les voix rentrèrent d'elles-mêmes dans le flacon.

Dans la salle moelleuse en haut des escaliers, Pauline l'attendait. Par un trou dans le tronc, on pouvait voir de l'autre côté de l'arbre. Pauline l'y emmena et lui dit en souriant: « Regarde, tu as répondu à l'énigme. Un chemin est apparu, c'est le tien. » Elle lui donna ensuite une balle transparente et molle : chaque fois qu'elle en aurait besoin, elle pourra appeler Pauline en pressant deux fois la balle. Elles pourraient alors communiquer par la pensée.

« Pour t'aider dans ta tâche, trouve une famille qui pourra t'accueillir là-bas, de l'autre côté de la mer. Et avant de traverser, va à la rencontre de conteurs, de bibliothécaires, d'écrivains et de dessinateurs : ils t'aideront à construire le pont.»

Sans savoir vraiment quoi penser, elle redescendit les marches en bois et, au moment de sortir par la porte par laquelle elle était entrée, elle s'aperçut qu'il n'y avait désormais plus de porte. Il fallait continuer et suivre un couloir qui menait de l'autre côté. Là, une autre porte était entrouverte et laissait passer les rayons du soleil et le bruit des oiseaux. Elle sortit, respira profondément. Elle leva les yeux au ciel et s'aperçut que les nuages d'orage

étaient restés de l'autre côté des branches de l'arbre. En face, il y avait un petit chemin, le ciel bleu, des plantes grimpantes, de tous les verts possibles, entouraient le sentier. Des géraniums aux senteurs de citron jonchaient le sol. Elle sourit, sereine, et se mit en route.

En marchant, il arrivait qu'une plante se transforme d'un seul coup en conteuse, lui racontant un conte. Ou bien en bibliothécaire, lui expliquant les bienfaits des livres. De tant en tant, on lui tendait un livre. Elle prenait le temps de le lire en s'asseyant dans un moelleux tapis de mousse ou bien elle le rangeait dans son sac pour plus tard. Des fois elle ouvrait la fiole pour boire les paroles des voix qu'elle avait emmenées avec elle.

D'autres fois, par contre, les belles plantes laissaient la place à des ronces griffantes et les petits nuages blancs n'arrivaient pas à lutter contre les grands cumulonimbus noirs qui éclataient en laissant tomber toute sorte de mots qui piquent : « incapable », « peureuse », « tête dans la lune », « inutile », « dangereux », « irréaliste », « solitude », « niaise », « inconsciente », « échec »... Alors, elle pressait la balle deux fois très fort, et la voix de Pauline qui murmurait dans sa tête des mots tout doux transformaient les mots qui piquent en plein de petites gouttelettes tièdes, le courage reprenait le dessus sur la frousse et lui disait d'aller se rhabiller.

Quand les plantes commencèrent à laisser la place à du sable autour du chemin, les voix des conteurs et des écrivains prirent une autre sonorité. Elle sentit qu'elle se rapprochait d'une nouvelle étape du voyage. Rapidement, elle se retrouva en face d'un pont : il était formé des mots, des conversations, des histoires, des réflexions, des contes reçus en chemin et, même si on ne voyait pas de l'autre côté, elle savait qu'une famille l'attendait.

Confiante, elle commença à marcher sur le pont. Après quelques heures de marche, elle apercevait déjà des décors inconnus : des montagnes couvertes d'arbres verts foncés, verts clairs, embrumés et tous mouillés. Elle ne s'attendait pas à se retrouver si rapidement dans d'aussi beaux paysages. Une fois descendue des montagnes où la brume et les arbres semblaient mener une valse folle et éternelle, provoquant chaleur et transpiration, elle arriva dans la ville.

A peine eu-t-elle le temps de regarder autour d'elle qu'on la prit par la main pour l'emmener manger au marché une quesadilla de cervelle. Beurk ! Elle préférait les sauterelles goûtées plus tôt sur la route. Partout, il y avait de la musique : musica ranchera, reggaeton ou bien salsa et cumbia. C'était tellement vivant !

Pas de beaux bâtiments mais des rues incroyablement colorées : les murs étaient tous peints de couleurs chaudes. Parfois c'était des dessins, des murales, mais d'autres fois, juste des écritures. En empruntant les trottoirs, elle manquait de tomber à chaque pas si elle ne regardait pas ses pieds : l'idée avait du être de les faire de la manière la plus instable possible.

Aux chansons se mêlait le bruit des voitures. Il n'y avait pas un moment où le bruit semblait s'arrêter. La rivière, presque à sec à côté de la maison où elle allait désormais habiter, regorgeait d'odeurs putrides. Il faisait sans cesse chaud et moite. Mais le bruit, la chaleur, l'odeur ne la dérangent pas. Ce qui la dérangent, c'était le vocabulaire qu'elle ne comprenait pas : « pozol » « chuchos » « marimba » « esquites » « rabanos »... Ces mots inconnus ne désiraient pas vraiment rentrer dans la même boîte que les mots connus d'espagnol d'Espagne. Ça se bagarrait même ! Si bien que parfois, les mots ne pouvaient même pas sortir de sa bouche ou entrer dans ses oreilles. Alors elle restait là à sourire de manière idiote en faisant semblant d'avoir compris ou de n'avoir rien à redire.

La famille était adorable. Ils lui avaient laissé une chambre, étaient disponibles pour elle, lui parlaient sans cesse, avides de lui faire découvrir le zoo, un pueblo magico, une cascade. Pressés qu'elle se sente chez elle. Ils lui faisaient goûter de tout, de tout, de tout. Et « tout », c'est parfois trop. Elle tomba malade. Pas longtemps, mais c'était suffisamment sérieux pour avoir une excuse pour ne plus manger que du riz et de la pomme râpée. Quel soulagement ! Comment dire non à quelqu'un qui t'offre tout et à qui tu es tellement redevable ? Elle ressentait de la gratitude pour cette famille. Mais en vrai, ces premiers temps à Tuxtla, elle avait surtout la sensation de nager dans l'incompréhension.

Et lorsqu'elle croyait en sortir, c'était pour mieux plonger dans la désorientation. Elle n'avait jamais été douée pour savoir où était le sud et le nord ni sa gauche et sa droite mais alors dans cette ville là, elle n'avait aucune idée de quoi était où. Elle ne savait pas non plus prendre le bus pour aller d'un endroit à un autre. Elle ne savait pas demander à manger et n'oserait jamais aller manger seule dans la ville. En fait, elle avait l'impression qu'elle ne pourrait jamais se débrouiller seule. Elle ne retenait pas les mots nouveaux, les routes nouvelles, les indications, les codes. Elle était perdue.

Et puis elle ne voyait que les contradictions ici. On lui parlait des vertus des plantes qui se mangeaient mais on les lavait avec du liquide vaisselle. On lui parlait de fruits et légumes bons pour la santé mais on mangeait du maïs transgénique accompagné de crème, fromage et mayonnaise avec du peps pour faire couler le tout.

Pendant les manifestations contre la réforme de l'éducation, elle voyait des jeunes profs manifestantes qui, pour tuer l'ennui, se mettaient à broder des princesses de Walt Disney.

A des moments, elle en voulait à la famille, à qui elle devait pourtant beaucoup. Elle avait l'impression de ne pas être autonome, de ne rien pouvoir faire sans eux. Elle qui avait fini par prendre la route, seule comme une grande, elle n'était désormais plus capable de faire quelque chose sans l'aide de quelqu'un. Heureusement, elle avait toujours la balle transparente, les voix douces, et sa pensine.

Ça lui réchauffait le cœur et ça lui donnait du courage. Elle reçut aussi d'autres mots qu'elle mettait soigneusement dans sa fiole. Et la famille l'aidait. Ils lui indiquaient comment aller où elle voulait, ou bien ils l'aidaient à colorer les mots inconnus et leur donner du sens. Maribel, la mère, lui dit un jour : « Karen est contente que tu sois là, elle qui a toujours voulu avoir une petite sœur. » Et un autre : « Maintenant nous avons deux fils et deux filles. »

Ces phrases là étaient comme de l'eau froide qui venait calmer l'ébullition et dégonfler les bulles d'incompréhension qui avaient pris leur aise dans sa tête. De plus en plus, ils rigolaient ensemble. Elle commençait à comprendre l'humour, l'humeur joyeuse, l'envie de célébrer des Mexicains. L'envie de discuter de tout et de rien aussi, juste pour parler ensemble.

Dans le bus, dans la rue. Sans s'en rendre compte, elle se sentait de plus en plus à l'aise.

Si bien qu'un jour, elle osa prendre le bus seule pour aller à la bibliothèque. L'odeur des livres était la même qu'en France. Un autre jour, elle vit sur une pancarte que des cours de théâtre étaient donnés au théâtre de la ville. Elle y alla.

Les nuages de la défaite planaient de moins en moins souvent au dessus de sa tête. Elle avait réussi à se sentir intégrée dans cette famille, dans cette ville. Elle ne se perdait presque plus, prenait presque toujours les bons bus, faisait du théâtre, écrivait, mangeait dehors parfois toute seule, rencontrait des gens, se faisait des amis. Elle trouvait ses repères. Tuxtla devint sa ville, son quotidien, elle s'y sentait comme chez elle. Alors elle comprit qu'il était temps de se remettre en chemin et d'aller à la rencontre des contes et de l'imaginaire.

Sifflotant, elle trottinait tranquillement sur le sentier lorsqu'apparut une maison sur sa gauche. Elle entra, bien décidée à y trouver un indice pour rentrer dans l'imaginaire de ce lieu, connaître les histoires. Une petite dame assise à un bureau où des piles de papiers s'entassaient la reçut. « C'est intéressant ce projet ! » s'exclame-t-elle.

« Mais que recherches-tu exactement ? Des contes des Zoques, des Tzotzils, des Tzeltals ? De la mer, de la montagne, de la jungle ? Des villes ou des communautés ? Tu ne t'intéresses pas aux chroniques ? Et les légendes ? Ou peut-être la mythologie ?

Le Chiapas, c'est grand, tu ne vas pas pouvoir tout connaître ! Il faut que tu choisisses... » La petite dame lui indiqua quand même les différentes routes qu'elle pouvait emprunter. Elle ressortit de la maison en bois un peu abasourdie, titubante. Les nouvelles informations volaient au dessus d'elle comme des mouches tandis qu'en dessous, les moustiques ne lui permettaient de ne penser qu'à une chose : se gratter.

Elle leva les yeux et distingua au loin plein de petits sentiers. Elle allait encore devoir prendre une décision. Mais sa nature d'indécise et les boutons de moustique lui indiquaient que le plus simple serait de rester planter là, à se gratter toute la vie.

Le manque de confiance arriva à toute vitesse pour lui mettre un boulet de pied afin d'être bien sûr qu'elle ne bougerait pas tandis qu'il lui murmurait à l'oreille : « de toute façon ce projet est nul, trop flou, tu ne sais même pas ce que tu cherches exactement et tu crois vraiment avoir du talent pour conter ou écrire des histoires ? Tu penses qu'un jour, tu connaîtras suffisamment bien ces gens et leur environnement pour comprendre leur imaginaire ? Arrête ton char, tu me fais rire... »

Cette fois-ci, la fiole et la petite balle transparente ne suffirent pas, leur pouvoir était faible, la distance trop grande. Elle pensait avoir passé le cap de l'incompréhension, prenant ses marques dans la ville et aussitôt, elle faisait à nouveau face à la montagne de l'inconnu. Elle n'avait pas le courage de la grimper, encore.

Elle s'assit par terre et regarda tendrement son boulet au pied. C'est lui qui avait raison, valait mieux rester là, au moins il n'y avait pas de risque de retomber. Le manque de confiance et l'indécision s'apprêtaient à trinquer à la nouvelle lorsqu'arriva Karen. « Mais qu'est-ce que tu as au pied ? C'est moche ! Enlève-moi ça tout de suite ! Et suis moi, je veux aller à un temazcal, c'est par là. » Karen indiquait une tente apparue comme par magie un peu plus loin sur le chemin, avant le grand carrefour aux décisions. Elle rechigna, Karen n'avait qu'à y aller toute seule.

Elle finalement, elle aurait bien trinqué avec les deux zigotos. En plus, elle ne savait même pas ce qu'était un temazcal. Tout comme elle ne savait pas ce qu'étaient des Zoques, des Tzotzils, des Tzeltals. D'ailleurs elle connaissait rien sur rien, parce qu'elle était trop nulle. Karen, qui ne l'écoutait pas, comme d'habitude, la poussa à l'intérieur de la tente. Il faisait au moins 50° ! Elle se sentait déshydratée, elle avait chaud, les tambours lui faisaient battre le cœur, elle ne voyait personne dans l'obscurité mais entendait des dizaines de voix. Bizarrement, ça l'apaisait. Elle se mit à dire des choses elle aussi, et en espagnol !

A des moments elle avait envie de pleurer, à d'autres, de rire. La terre la rafraîchissait. Au bout de quelques heures, ils sortirent tous et se retrouvèrent au milieu d'un jardin. Ils s'allongèrent dans l'herbe, à l'ombre, burent de l'eau en mangeant des fruits juteux. Tout était calme, et les discussions agréables. Au moment de partir, on lui montra un homme. C'était le temazcalero. « Il est conteur ! » Revigorée, elle alla lui parler. « Mais bien-sûr, on peut discuter des contes ensemble. On peut aussi faire un des ateliers si tu veux ! » C'est à ce moment que les papillons et les colibris arrivèrent pour chasser les mouches et les moustiques, la pousser vers le petit portillon du jardin et la ramener sur le sentier. Il était temps de prendre une décision.

Elle arriva devant les bifurcations du chemin et lut les panneaux. L'un indiquait les chroniques, l'autre comment aller à la mer, un autre l'aire zoque... Et puis un peu caché, il y en a un qui partait en zigzagant. Sur le panneau il y avait écrit : « bonne bouillie de légendes, contes et chroniques du Chiapas et du Mexique ». C'était son chemin.

Le sentier était devenu tropical. Des fois, il passait par des montagnes, des fois par des forêts. Les paysages changeaient, mais les nuages et le ciel restaient énormes et généreux. Le ciel lui offrait son immensité et ses couleurs incroyables quand le soleil se couchait sur les nuages. Elle croisait de temps en temps des caïmans, des singes, des iguanes ou des personnes sur le bord de la route.

Elle s'arrêtait pour observer, savourer la vue, passer un bon moment, discuter, rire, manger ou écrire dans sa pensine. Quand elle en avait besoin, elle avait juste à invoquer les formules magiques : « Omnibus de Chiapas », « Avisa » ou « Ado » pour se rendre d'une ville à l'autre. A Tuxtla, elle rentrait à la maison, allait à la bibliothèque, à la librairie ou rencontrait des « cronistas ». Et aussi un collectif d'étudiants qui œuvraient pour la promotion de l'écriture et de la lecture au Chiapas. A San Cristobal, elle rencontrait Memo, le conteur, et Mikel, l'écrivain, qui parlait de la perte d'identité et de repères des jeunes des communautés. Son livre, qu'elle avait dévoré bien qu'il fut un peu dur à avaler, parlait du fossé entre l'imaginaire que se créaient les jeunes des communautés sur la vie à la ville et la réalité qu'ils y trouvaient.

Et puis un jour, son chemin la fit passer à côté d'une communauté, Huixtan. Alba, une cousine de Karen, y vivait et y travaillait. Lorsqu'elle la reconnut au loin, Alba lui fit signe d'entrer avec de grands gestes et un grand sourire. Elle était contente. Pour la première fois, elle allait voir ce qu'était une communauté. Alba l'invita à prendre le café chez elle. Alors qu'elles discutaient, on frappa à la porte. Alba alla ouvrir. C'était Cristina qui venait laver le linge. Cristina était petite, souriante, les yeux pétillants. Elle avait de l'humour et une façon de parler captivante. Cristina lui raconta un petit peu de sa vie. Elle avait cinq enfants, trois filles et deux garçons. Elle avait trente ans. Elle était veuve, son mari était mort. On lui avait dit que c'était à cause de l'alcool, mais elle n'y croyait pas. Depuis, presque toute sa famille et sa belle famille lui avaient tourné le dos. Elle vivait sur le terrain de son frère qui était resté gentil avec elle. Elle lavait le linge chez d'autres personnes pour pouvoir donner à manger à ses enfants. Elle était venue laver le linge chez Alba il y a quelques années et depuis, elles étaient devenues amies.

Quand elle racontait, Cristina pleurait parfois, mais le plus souvent, elle souriait et riait. Son aîné était au collège, il aimait bien l'école. Il aurait pu ne pas y aller, pour aider sa mère à trouver de l'argent. Mais Cristina préférait qu'il y aille parce qu'il aurait un bon travail plus tard. Comme ça, quand elle serait vieille, il l'aiderait. Cristina avait envie qu'il apprenne parce qu'elle, elle n'avait pas pu. Elle aurait bien aimé savoir lire et connaître plus de choses sur le monde.

Elle ne savait pas ce qu'était la France par exemple. D'ailleurs, Cristina lui demanda si on parlait anglais en France. « Non, on parle français ». Cristina, elle, parle tzotzil et a appris l'espagnol en travaillant. Elle demanda à Cristina si elle lisait des contes à ses enfants, si elle leur racontait des histoires. Celle-ci lui répondit qu'elle n'avait pas le temps de se soucier de ça parce que ce qui était important, c'était de trouver de l'argent, de travailler pour donner à manger à ses enfants. Souvent ce n'était qu'un repas par jour. Cristina lui dit : « si j'étais riche, peut-être que je raconterai des histoires aux enfants mais je passe mon temps à travailler ou à aller chercher du bois et le soir, je suis trop fatiguée pour jouer avec eux ou raconter des histoires. »

D'un coup, elle se sentit mal. C'était la honte qui était arrivée pour la couvrir des pieds à la tête. Sa recherche et ses questionnements, c'était pour les riches.

Elle voyait un mur qui se levait entre Cristina et elle. Mais Cristina le détruisit sans ménagement quand elle lui demanda : « Ça existe, les livres en France ? » Oui ça existe.

Cristina se rapprocha doucement, et délicatement, lui enleva la honte du visage. « Ils sont écrits en français les livres ? » Comme elle acquiesçait, Cristina lui demanda encore : « tu pourrais me donner un livre en français ? »

Puis elle ajouta : « tu devrais venir à la fête de Huixtan, je te prêterai les vêtements d'ici, tu vas voir, ils sont très beaux, tous les hommes voudront se marier avec toi ! »

Toute contente avec des étoiles dans les yeux, elle repartit aussitôt à la recherche d'un livre en français. Elle chercha, elle chercha. Sous les plantes, sous les cailloux, dans les troncs d'arbre creux. Mais impossible d'en trouver. Pourtant elle devait bientôt revenir à Huixtan et elle voulait tenir sa promesse. Le stress arriva avec ses baguettes de batterie au bout des doigts. Sa tête devient la grosse caisse. Et il se mit à jouer de la musique. Au dernier moment, elle décida que tant pis, elle offrirait un livre même si ce n'était pas écrit en français. Elle en trouva un en espagnol, derrière un gros rocher. C'était un livre du Chiapas mais qui parlait de Paris ! Elle le feuilleta et vit la Tour Eiffel. Elle n'avait pas le temps de le lire mais ça lui semblait très bien. C'était un livre pour enfant en plus. Quand elle revint à Huixtan, elle s'empressa de l'offrir à Cristina. Cristina elle, avait apporté la tenue.

Elle se changea. Elle avait l'impression d'être un peu déguisée mais elle était joyeuse. Elle commença à lire le livre à un des fils de Cristina, le plus jeune. Cristina et Alba écoutaient aussi. Mais petit à petit, elle entendit comme quelque chose qui clochait dans sa tête. L'histoire parlait d'avion, d'hôtesse de l'air, d'actrices...

Elle sentait bien que le petit ne comprenait pas. Et Cristina non plus. Alba l'aidait à expliquer ce qu'il y avait dans un avion mais ça ne marchait pas bien quand même. La honte vint à nouveau la couvrir de ridicule. La tristesse lui fit signe que c'était l'heure de repartir. Avant, elles firent quand même des photos. Les fils de Cristina ne voulaient pas être dessus : « Ils ne veulent pas que tu les emmènes là-bas, chez toi. »

Elle reprit la route, toute penaude. Finalement, elle n'avait rien compris. Elle croyait s'être fait une amie mais ils étaient trop différents. Elle pensait s'être intégrée mais elle n'avait pas remarqué toutes ces cultures qui se mélangeaient, toutes ces différences au sein même du Chiapas. Elle était peut-être intégrée à Tuxtla, mais c'est comme s'il y avait moins de différences entre sa culture française et celle de Tuxtla qu'entre les gens de Tuxtla et les Tzotzils de Huixtan. Et même à Huixtan, il y avait tellement de différences entre les métisses, les Tzotzils, les pauvres et les riches. C'était de nouveau la tempête sur le sentier, d'ailleurs elle ne le voyait presque plus : des broussailles bloquaient le passage. Et puis pourquoi continuer, puisqu'elle ne savait même plus ce qu'elle cherchait, c'était le brouillard dans sa tête.

Le découragement arriva pour lui prendre la main et lui faire signe de regarder au loin. Il y avait la grande route, si elle voulait, elle pouvait la reprendre.

Elle décida d'y retourner. En plus, elle n'était pas toute seule, Karen vint avec elle. C'était plus simple. La mer, la mangrove, les baignades, le lait de coco, la fête, les visites touristiques, les heures dans le bus à voir défiler les beaux paysages... Tout ça lui faisait du bien. Pourquoi se fatiguer quand on peut être cool Raoul, qu'on nous met tout à disposition ? Y'a qu'à se servir ! Un petit tour operator par ci, une petite auberge de jeunesse qui a déjà prévu toutes les activités à faire par là... Dans l'auberge où elles passaient quelques jours, elles rencontrèrent d'autres Mexicains avec qui elles se lièrent d'amitié. Elle était tellement plus à l'aise dans son costume de touriste !

Mais il y avait quand même un petit quelque chose qui lui posait question. Elle était la seule française, et même la seule occidentale, à passer son temps avec les touristes mexicains parmi tous les touristes de l'auberge.

Les autres touristes occidentaux, eux, restaient entre eux. On aurait même dit qu'ils ne parlaient pas espagnol. Ça fait comme dans les cafés polyglottes : une table, une langue et on ne se mélange pas. Elle finit par aller parler à une française. La fille lui expliqua qu'avec son copain, ils avaient pris l'autoroute du tourisme depuis 6 mois maintenant ! Ils étaient partis d'Argentine et remontaient jusqu'au Canada. Waah génial ! Ça faisait envie. La fille lui raconta les beaux paysages. « Et les rencontres ? Comment sont les gens ? » demanda-t-elle, avide d'en savoir plus. « Ben, on ne parle pas espagnol. Au début j'essayais un peu et puis je me suis vite rendue compte que je n'en avais pas besoin. On rencontre plein d'autres voyageurs par contre, c'est génial de pouvoir se donner des tuyaux pour les lieux à visiter. »

Elle regarda en elle. Elle se repassa le film. Ça faisait deux mois qu'elle avait traversé le pont. Et toutes ces rencontres faites ! Des amis, des discussions qui creusaient jusqu'au centre de la terre ou qui s'envolaient vers les étoiles. Une famille aussi, qui la protégeait. Toutes ces personnes avec qui elle avait vécu dernièrement étaient Mexicains. C'était la première fois qu'elle rencontrait une autre française avec qui elle parlait. Elle s'imagina alors son voyage sans les Mexicains. Elle manqua de tomber dans le vide que cela représentait. Encore une fois, elle prit conscience que la grande route n'était peut-être pas faite pour elle.

Sur la route de Karen, les vacances étaient finies et elles laissaient la place au travail. Elles se dirent au revoir à Arriaga et elle rentra de nouveau dans son quotidien. Elle ne savait pas trop quoi faire maintenant que Karen était repartie travailler. Elle n'avait pas trop envie de rester sur la grande route, elle s'y sentait dans une position inconfortable. Elle avait le vertige avec tout ce vide. Mais elle ne voyait pas non plus comment continuer sur son petit sentier. D'ailleurs elle l'avait perdu de vue.

Et puis ses montées étaient trop abruptes, c'était trop fatiguant. Et les contes, c'était trop compliqué. De toute façon, tout le monde s'en foutait : les enfants des villes passaient leur temps devant la télé, les dessins animés des États-Unis ; les jeunes, c'était les telenovelas à l'eau de rose ou à l'eau de cartels de la drogue et de corruption. Et les parents, ils ne lisaient pas, sauf des publications sur leurs smartphones. Dans les communautés, soit ils regardaient la télé aussi, soit ils travaillaient dans les champs et les marchés. Il y avait bien les légendes, la Llorona, le Sombreron, que tous les enfants connaissaient...

Mais bon, pour si peu, pas la peine de se fatiguer. Alors elle pourrait donner des cours de français. Elle chercha un petit peu, d'un côté, de l'autre, mais elle avait beau secouer les arbres, aucun fruit n'en tombait. Elle sortit sa petite balle transparente.

Dans un souffle Pauline lui dit dans sa tête qu'elle pourrait regarder à nouveau ce qu'elle avait écrit avant de partir, ça l'aiderait. Alors, elle s'arrêta dans un café et sortit sa pensine de son sac. Elle se replongea dans ses mots. C'était rafraichissant de voir ce qu'elle avait parcouru jusqu'à présent. Elle n'était peut-être pas si nulle après tout. Elle sortit le stylo. C'est toujours bien de faire le vide dans sa tête sur le papier. Ça éclaircit le ciel. On respire mieux.

Elle pensa que lire des histoires lui ferait du bien aussi, parce que ça permettait de voyager sur un nuage sans se fatiguer et de voir l'horizon encore plus loin. Ça lui fit du bien. L'histoire qu'elle lut à ce moment là s'appelait la Légende de la Jungle. Elle se mit à rêver de la forêt. En plus, elle en était toute proche maintenant.

Pourquoi n'avait-elle pas pensé plus tôt à s'y enfoncer ? Sur le côté de la route, elle vit un chemin se dessiner à nouveau. Elle le prit.

C'est alors qu'elle croisa le collectif d'étudiants. Ils discutèrent et elle leur dit qu'elle aimerait bien connaître un peu plus la jungle, la Selva Lacandona. Carlos, un des membres, se détacha du groupe et lui vint en aide. Si elle voulait aller dans la jungle, il pouvait l'aider. Il connaissait des gens. Mais avant, il fallait qu'elle sache que dans la jungle, il n'y avait pas que le peuple Lacandon. Il y a aussi les Tzeltals et les Chols. Il lui montra sur sa petite carte. Il lui dit : « Sur la route entre Palenque et Benemerito, arrête-toi à tres lagunas et demande Pablo Chankin ou Eduardo. Mais tu sais, il ne faut pas que tu croies qu'ils vont te parler des contes qui se transmettent. Ça n'existe plus vraiment. Maintenant, ce qui les intéresse, comme tout le monde, c'est l'argent. Et là bas, c'est le tourisme qui ramène de l'argent. Alors tu les verras sans doute avec leur longue robe blanche traditionnelle si chère aux touristes. Mais une fois qu'ils rentrent chez eux, ils enfilent leur jean et leurs tee-shirts. A Naha c'est peut-être différent, mais je ne connais pas. » Il lui conseilla aussi de ne pas voyager de nuit et de ne prendre que les bus. Puis il lui donna une amulette pour qu'elle soit protégée pendant son voyage. En chemin, elle croisa également Memo, le conteur. Lui aussi pouvait l'aider dans la jungle. A Frontera Corozal, laisser sortir son nom de la fiole lui permettrait de prendre la barque pour Yaxchilan. Il lui donna son nom et elle le rangea dans la fiole.

Forte de toutes ces aides, elle se remit en route. Cette fois, elle savait qu'elle voyagerait seule. Plus elle marchait, plus la végétation se faisait dense et les bruits de la nature prenaient le pas sur les autres. Elle se sentait courageuse et fière. L'appréhension essayait de se frayer un chemin derrière eux mais le courage lui lançait des cailloux pour qu'elle ne puisse pas prendre les devants. Elle marchait tranquillement, à l'écoute de ses sens, lorsqu'elle croisa un autre chemin qui rejoignait le sien. Trois hommes marchaient dessus. Un petit garçon de 10 ans, un jeune homme de 18 et un homme d'une quarantaine d'année. Elle les salua. L'homme vint à sa rencontre.

« Que fais-tu seule ici ? C'est dangereux ! Des bandits peuvent t'attaquer ! Tu es folle de voyager ! » L'homme l'inquiéta. L'appréhension et la crainte allaient étouffer le courage mais elle pressa l'amulette et sentit que celle-ci lui réchauffait le cœur et écrivait la peur. « Pourquoi me dis-tu ça ? Tu me fais peur ! Et puis il n'y a que vous et moi ici... »

L'homme se mit à sourire. « N'ais pas peur de nous. Nous, nous sommes gentils. Mais tu sais, c'est vrai que c'est dangereux de voyager seule. » L'homme s'appelait Emiliano, il avait les cheveux mi-longs, avait la peau sombre. Il était grand et maigre et portait un sombrero. Il souriait sans cesse, même quand il était sérieux, et son sourire montrait que la moitié de ses dents avait été remplacée. Il ne comprenait pas ce qu'elle faisait là, avec les tigres et les bandits, il valait mieux rester chez soi. Elle lui demanda pourquoi lui était en chemin. Il montra son plus jeune fils. Il était malade, il avait une leucémie.

Il fallait l'emmener à la ville pour le soigner. Il en profita pour lui demander si elle savait comment le soigner. « Chez toi, comment on fait ? » Elle ne savait pas quoi répondre, elle n'était pas médecin.

Emiliano était préoccupé pour son fils. « On m'a dit de lui donner des carottes et de la betterave. Et aussi de la couleuvre. Qu'est ce que tu en penses ? » « De la couleuvre ? », elle répéta, étonnée.

« Oui, de la couleuvre en bouillon », dit-il, comme si c'était absolument normal. Il reprit « Les carottes et la betterave, je comprends. C'est rouge comme le sang. Ça doit aider. » Il ne dit rien un moment, perdu dans ses pensées, puis reprit « Mais la couleuvre, je ne sais pas. »

Elle ne savait pas quoi répondre. Elle était triste pour eux. « De toute façon, tu peux lui en donner, ça ne peut pas lui faire de mal. Il faut essayer ». Ils continuèrent à marcher côte à côte. Il n'arrivait toujours pas à comprendre pourquoi elle voyageait. Pour lui, ça n'avait pas de sens. Sauf si c'était pour aller aux Etats-Unis, pour gagner de l'argent. L'argent c'était important pour lui, il n'en avait pas et aimerait bien en avoir. Aux Etats-Unis, c'était facile d'en avoir, il le savait. Mais la route était dangereuse, à cause des coyotes. Alors il préférait rester là. Mais elle, pourquoi elle voyageait ?

Quand elle essaya de lui expliquer qu'elle voulait ramasser des contes dans la forêt, il n'arriva pas à comprendre de quoi il s'agissait : « tu vas aller voir comment on travaille chez nous ? C'est ça que tu vas faire ? »

Non, elle voulait juste connaître les histoires qui existaient dans la jungle, des histoires fausses, qui viennent de l'imaginaire. Il ne comprenait toujours pas. Son plus grand fils essaya de lui expliquer dans sa langue. Il n'avait toujours pas l'air de comprendre, quand d'un coup il s'exclama : « Oh !! Je crois que j'ai déjà entendu un conte à la radio un jour. C'était un crapaud qui voulait voyager, voir le monde. Alors il a demandé l'aide du zopilote et le zopilote lui a dit « d'accord, je t'aiderai ». Alors le Zopilote l'a pris sur son dos et il a commencé à s'envoler et à voler haut et loin. Mais le crapaud l'empêchait de voler correctement, alors le zopilote lui demanda de changer de position. Pour qu'il puisse voler plus facilement. Et comme le crapaud essaya de changer de position, il se déséquilibra et tomba du dos du zopilote. Il tomba et tomba et s'écrasa sur une pierre. Et c'est comme ça que mourut le crapaud. Et le zopilote, lui, était content parce qu'il pouvait voler comme il voulait, il s'était débarrassé du crapaud. » « Tu le connais ce conte ? » Non, elle ne le connaissait pas. « Mais moi, reprit-il, je ne crois pas que ce soit vrai. Parce que les crapauds ils ne veulent pas voyager. Ça ne les intéresse pas de voir le monde. Moi je crois que c'est pour parler des hommes. Je crois que c'est pour dire aux hommes qui veulent voyager qu'il ne faut pas, parce que c'est trop dangereux.

Et des fois, ceux qui veulent aller aux Etats-Unis, ils rencontrent des coyotes et ils se font tuer. Ou alors, ils meurent dans le désert. C'est pour ça qu'il ne faut pas voyager. Même si aux Etats-Unis il y a beaucoup d'argent». Elle ne savait pas quoi répondre. « Même mon fils, le grand, il voudrait aller travailler dans un autre village, pas loin. Mais je ne veux pas qu'il y aille, je préfère qu'il reste à la maison avec nous. » « Mais on ne rencontre pas que des mauvaises personnes en voyageant. Regarde, on vient de se rencontrer. Et puis à Tuxtla, il y a de gentilles personnes aussi. »

« C'est vrai, concéda-t-il. A Tuxtla, il y a des personnes qui nous ont offert à manger une fois. Et qui nous ont proposé de dormir chez eux. »

Tout en parlant, ils arrivèrent dans une clairière où se trouvait une maison. C'était celle d'Emiliano et de sa famille. Sa femme et ses autres enfants les attendaient.

Il lui souhaita bonne chance pour la suite de son voyage avec un grand sourire et lui dit de faire attention. Elle lui offrit un cadeau et reprit la route, seule, pour gagner une autre cabane. En route, elle pria de toutes ses forces les Dieux, les pierres, les arbres, la terre, pour que le petit Manuel de Jesus guérisse.

Le lendemain, elle se remit à marcher. Les bruits de la forêt et les étoiles scintillantes de la veille, la brume du matin, tout cela dansait joyeusement dans sa tête. A un croisement, elle rencontra une femme, Rebecca. Elles se mirent à parler. Elle demanda à Rebecca si elle connaissait la forêt. « Non, il n'y a que les hommes qui vont dans la jungle. Et ils y vont à plusieurs. Les femmes n'y vont pas. C'est trop dangereux, il y a des tigres et des bandits ! D'ailleurs, tu ne devrais pas marcher toute seule. » Elle lui répondit qu'elle se sentait protégée, grâce à l'amulette. Aussitôt, Rebecca lui répondit : « Non ! Tu sais, il n'y a qu'une chose qui peut te protéger. C'est Dieu. Le Dieu du ciel. Les Dieux d'en bas n'existent pas, les gens se trompent. Et ils vont être punis. Si tu crois en Dieu, il te protégera. Mais si tu n'y crois pas, il va t'arriver un malheur. Il faut que tu croies en Dieu. Parce qu'il va venir nous chercher. Et il ne va prendre que ceux qui croient en lui. Les autres, ils resteront sur la Terre et ce sera l'enfer.

Alors que nous, nous allons aller au paradis. Moi je l'attends, je crois en lui. Je sais qu'il va venir nous chercher, un jour, dans ma vie, mais je ne sais pas encore quand. Mais je suis prête. Et toi, il faut que tu sois prête aussi.»

Rebecca ne connaissait pas d'autres histoires. Peut-être que les hommes oui, ils connaissaient des histoires mais les femmes non, car elles restaient à la maison.

Elle continua son chemin. Elle fit encore d'autres rencontres dans la jungle. Eduardo qui se demandait si ailleurs dans le monde, on se battait comme dans les films de Kung-fu qu'il regardait. Il connaissait des contes lui, et croyait en plusieurs Dieux. Reina, elle, rêvait de vivre à Tijuana, elle l'emmena se baigner dans la cascade et lui donna à manger.

Arrivée à Frontera Corozal, elle sortit sa fiole et laissa entrer le nom de Memo dans l'oreille d'un guide. Aussitôt, elle pût embarquer dans la barque. Le marron de l'eau se mariait au vert des arbres et au bleu du ciel. On aurait dit un tableau. Ils remontèrent le fleuve et débarquèrent au milieu de la jungle. Les moustiques salivèrent et dégustèrent ses jambes. Mais ça n'avait pas d'importance. Elle avait le souffle coupé.

C'était magnifique. Les ruines et les arbres s'entremêlaient, on ne savait plus quoi était qui. La forêt s'anima de mille bruits. Les rayons de soleil perçaient ici et là pour éclairer les feuillages et les pierres. C'était comme dans les livres... Sur certaines pierres, des histoires étaient gravées en dessins. Des histoires de Rois, de Dieux, de vies.

C'était comme se retrouver dans le décor d'une histoire. Si des Mayas avaient surgi de derrière les Ceibas, elle n'en n'aurait pas été surprise. Elle savoura l'instant. Des bruits plus impressionnants que d'autres la firent sursauter et elle se demanda si un jaguar allait apparaître.

Elle savait qu'elle ne pourrait pas rester ici éternellement. Alors elle prit un peu des couleurs et des sensations de ce lieu pour les graver à l'intérieur d'elle-même et elle reprit la route.

Dans la jungle, elle avait aussi appris à savourer l'obscurité et discuter avec la solitude. Elle avait besoin de sa pensée parce que son cœur et sa tête ne pouvaient plus rien contenir d'autre. Ce qu'elle y avait trouvé ne ressemblait pas complètement à son imaginaire et l'imaginaire des gens n'était pas vraiment ce à quoi elle s'attendait, mais elle avait ouvert les portes d'autres mondes et c'était encore mieux.

Sur le chemin du retour, perdue dans ses pensées, qui virevoltaient à hauteur de ses yeux, elle se cogna contre un groupe. C'était le collectif d'étudiants. Ils organisaient une manifestation. Ils la reçurent à bras ouverts. Ils avaient décidé de protester contre la grande route de la pensée unique. Ils voulaient promouvoir la diversité du Chiapas, ils voulaient que chaque personne redessine son petit chemin, sans honte, avec fierté, avec sa langue, sa forme de pensées, ses couleurs et ses formes, pour que chacun puisse aller à sa guise, où bon lui semble. Ils voulaient que l'écriture et la lecture reflètent la pluralité de leur territoire, du passé au présent, des Tojolabal aux Tzotzils, de la mer à la montagne, de la ville aux ranchs. Ils souhaitaient aussi que l'écriture et la lecture ouvrent grand la porte de l'immensité des imaginaires à tous les êtres humains. Et surtout, qu'aucune route n'en écrase une autre et ne cache les clés de la porte. Aucune langue n'avait le droit de prendre le dessus sur une autre, aucun rapport au monde n'avait plus de légitimité qu'un autre, aucune origine n'était mieux qu'une autre. Ce collectif s'appelait Libérate. « Libère toi par les livres ».

Il était temps de revenir chez soi. Quand elle repassa le pont, il lui sembla qu'il avait changé. En regardant bien, des morceaux avaient été rajoutés, des mots nouveaux, des visages, des sourires, du partage, des poèmes, des histoires imaginaires et des histoires de vie.

Le vent transportait de doux murmures « *vuelva pronto* », « *te queremos* », « *cuidate mucho* ».

Elle avait dit au revoir comme si c'était la fin, et pourtant, elle avait la certitude que ça ne faisait que commencer.